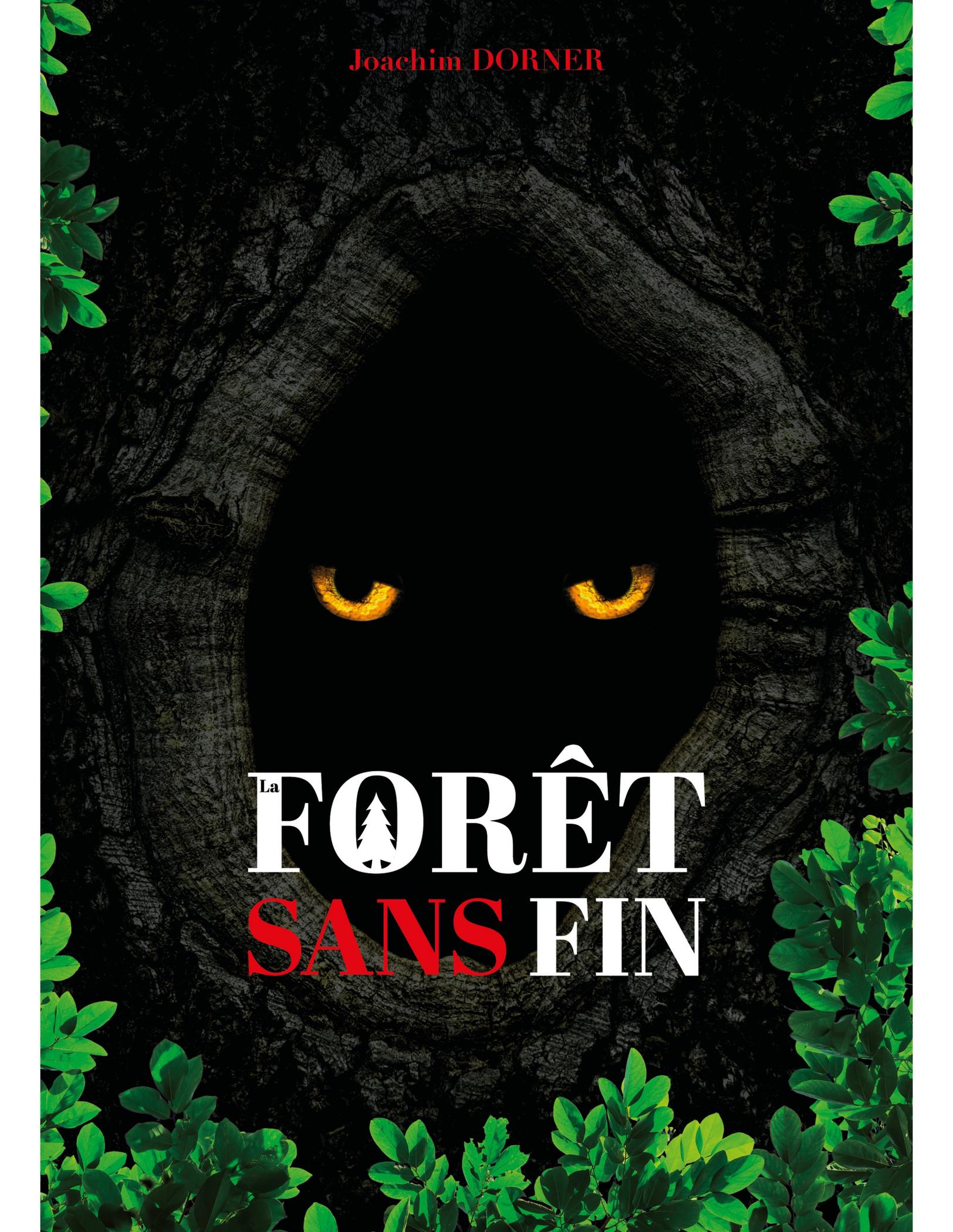


Joachim DORNER



La **FORÊT**
SANS FIN

Joachim Dorner

La Forêt sans fin

© Joachim Dorner, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4796-9

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Maman (...) rattrapait le méchant petit pois, tout en entonnant
la chanson de ce pauvre enfant dans la forêt sans fin.*

Astrid Lindgren

Minja, mon pitit, que lo loup te minjara !

(Mange, petit, ou le loup te mangera !)

Phrase de l'usage populaire en vieil occitan.

Le corps féminin inerte exécute une danse étrange et démantibulée avant de glisser mollement dans les flots couleur d'encre.

Marius, avant même d'avoir émergé la tête de l'eau dans une grande gerbe écumante, a compris que quelque chose n'allait pas. Il se met à hurler à pleins poumons le prénom que son esprit et ses lèvres ont tant de fois prononcé, et scrute frénétiquement la surface de l'onde avec des yeux rendus presque aveugles par les gouttes et les mèches lourdes qui collent à ses paupières.

Non. Non. Non !

Lorsque, enfin, il distingue un petit relief à quelques mètres de ce qui reste de la barque, il se lance dans un crawl désespéré dans sa direction.

Nager. Vite. Plus vite. Plus vite.

Et ne pas penser à l'impensable. Surtout pas.

Un air de fin du Monde. Un air de fin de *son* Monde.

Mère Nature, je Vous en supplie.

Bonne Dame, s'il Vous plaît.

Pas ça. Pas ça.

Je Vous en conjure.

1

SEIZE JOURS PLUS TÔT

— Mais tu fais quoi, toi ? Allez bouge, sinon tu vas te faire bouffer par un oiseau.

Marius saisit délicatement le ver de terre entre son pouce et son index et le hisse à hauteur d'yeux. L'invertébré se tortille maladroitement dans la lumière rouge et chaude de fin du jour avant d'être reposé un peu plus loin au pied d'un des plants de tomate. Agenouillé dans l'herbe, l'adolescent recouvre le rescapé d'une fine couche de foin et de paille, qu'il veille à laisser toujours à disposition à proximité immédiate de ses cultures. L'herbe et les céréales ont tant poussé cette année dans la Vallée qu'il y en aurait largement assez pour couvrir, et avec une bonne épaisseur qui plus est, le moindre centimètre carré de terre cultivée du lieu.

Marius se relève, époussette vaguement ses genoux et s'étire bruyamment en faisant face au soleil. Il retire son chapeau de toile grossière, le lance sur un piquet de bois sur lequel grimpe une liane kiwi, et ébouriffe sa chevelure collée par la sueur.

Assez travaillé ici pour aujourd'hui, non ?

Quelques silhouettes penchées et accroupies s'affairent encore dans les plantations alentour. Il épouse de son regard clair la vaste zone du potager dont la responsabilité quotidienne lui incombe, et affiche un air satisfait. Au Nord, les lignes vertes régulières de pommiers et de poiriers des vergers sont constellées de petites taches chatoyantes dont la teinte va du jaune canari au rouge vermillon. Les arbres de cette parcelle débordent de fruits, pour le plus grand bonheur des guêpes et celui, très bientôt, de la Communauté tout entière. À lui les tartes, les tourtes, les compotes ! De plus, le mois dernier, il a replanté au pied des fruitiers des buissons et des arbustes à baies : ronces à mûres, fraisiers, framboisiers, myrtilliers, cassissiers, groseilliers... Les saisons à venir laissent augurer d'une grande profusion de récoltes, et par conséquent de desserts !

Il fait quelques pas dans les allées, dans lesquelles commence à se faufiler l'air

plus doux et plus sucré du soir, faisant crisser le foin sec sous le bois de ses semelles. Sous l'une des pergolas, bâtie artisanalement de ses mains en assemblant des jeunes troncs de saules avec l'aide des autres planteurs, il marque une pause. Trois courges potimarron suspendues dans les airs semblent lui exhiber fièrement leurs rondeurs et leur carnation orange vif tirant sur le rouge. Marius tend la main vers l'une d'entre elles et sourit. Parfois, en se concentrant, il les sentirait presque palpiter sous la pulpe de ses doigts. Ces trois-là, il a décidé d'attendre la Fête de la Citrouille pour les cueillir, malgré le fait qu'elles soient mûres à point. Sa jeune expérience en la matière lui a montré que quelques jours supplémentaires sur le plant leur octroient souvent une bien meilleure saveur.

L'un des clochers du Bourg, dont on peut apercevoir au Nord-Est le sommet en pointe recouvert de bardeaux sombres, fait résonner dans l'air tiède gavé d'insectes un coup bref et grave. Déjà six heures et demie du soir. Marius jette un nouveau coup d'œil au soleil démesuré et orangé qui se rapproche à présent de la ligne d'horizon dentelée par les cimes innombrables des sapins. Il a faim, et il se sent sale. Une razzia dans le garde-manger de la maison – Monica a sûrement dû faire une fournée de biscuits au cassis pendant la journée - et un plongeon dans les eaux fraîches du Lac Supérieur seraient indubitablement les bienvenus avant de rejoindre Alexandru.

Allez je fonce, j'ai encore le temps.

L'adolescent se déchausse d'un coup de talon, cale ses chaussures sous son aisselle et se met à courir pieds nus et ventre à terre en direction du Bourg, saluant au passage Liviu et Nicolae qui remontent avec une grimace d'effort une barrique d'eau des profondeurs du puits. D'ordinaire il se serait volontiers arrêté pour leur donner un coup de main, mais là son programme surchargé des minutes à venir rend la chose impossible. Il traverse les étendues cultivées au pas de course, zigzaguant entre les arbres fruitiers, les carrés de céréales, les plants suspendus de cucurbitacées rebondies et les labyrinthes de tomates et de piments. Il évite à la dernière seconde une flopée de créatures volantes, ici un frelon, là une hirondelle volant un peu trop bas, là encore une libellule cherchant un point d'eau pour éteindre sa soif.

Quittant la zone de cultures sur laquelle la lumière rasante de fin d'après-midi multiplie les ombres, il attaque le flanc de la colline sans reprendre son souffle. Les plantes de ses longs pieds accueillent avec délice le moelleux de l'herbe jaunie après le crissant de la paille des potagers. Il sautille de rocher plat brûlant

en touffe végétale tempérée, distinguant enfin les premières chaumières à gauche, loin derrière une série de bottes de foin se voulant les plus rondes possibles.

Il ne se lasse pas de revenir en courant à la maison. Après la quasi-immobilité du travail aux Jardins, cette course presque quotidienne est un exutoire décrassant pour ses grandes jambes ankylosées, et constitue une parfaite introduction à son plongeon dans le Lac. Plus il arrive suant comme un bœuf et crachant ses poumons dans ce dernier, meilleur et plus revigorant sera le bain.

— Salut Marius ! Encore le diable au derrière ?

Le visage goguenard et tanné par le soleil du vieux Vasile se tord d'un sourire à son passage. Sans attendre de réponse du garçon de quinze ans, l'homme continue de conduire sa brouette de bois garnie d'une montagne branlante de tissus en dehors des limites du Bourg, et Marius accélère encore la cadence. Sprint final dans les larges artères dont le sol piétiné exhale à cette heure des effluves de terre chaude et moite.

— Monica ? ! beugle l'adolescent en poussant la porte d'un coup d'épaule vigoureux, faisant ainsi une entrée fracassante dans son foyer.

La chaumière rétorque d'un silence de cloître, la grande pièce à vivre rythmée par son seul souffle court et saccadé. Dans l'atmosphère fraîche et confortable du lieu règnent des fragrances alléchantes de beurre chaud et de fruits des bois.

Cool, pas encore rentrée ! Les cookies, les cookies !

Il traverse la cuisine en flèche et se rue dans le cellier. À chaque nouveau mètre parcouru les odeurs envoûtantes gagnent en densité et sa faim en intensité. Il pourrait presque suivre le sillage délicieux les yeux fermés.

— Bingo ! Vous êtes là.

Tendant une oreille coupable vers le reste de la maisonnée, il compte mentalement et en accéléré les biscuits encore tièdes posés à même les plaques de cuisson en terre cuite. Il ne finit pas son calcul (*on s'en fout, y'en a plein, je peux en prendre !*) et se jette sur l'un deux. Paupières closes, papilles en extase. Le miel associé aux saveurs de sous-bois accomplit son œuvre grandiose.

Il lèche un à un ses doigts gras de beurre et en attaque un deuxième. Monica est sans conteste la meilleure pâtissière de la Vallée. Avant même qu'il ait eu le temps de s'en rendre compte, il a déjà fini une rangée.

Stop. Le lac.

Il ressort du cellier aussi vite qu'il y est entré, attrape au vol un pantalon et une chemise propres sur le tas de vêtements qu'il a évidemment oublié de ranger avant de partir au Jardin ce matin, et claque la porte derrière lui.

Vérification du ciel. C'est bon, encore un peu de temps. Il se remet à courir et traverse les plaines du Centre au-dessus desquelles grouillent des nuages scintillants de mouchérons. Deux vaches à la silhouette confortable le regardent passer à proximité sans ciller, mâchouillant nonchalamment leur herbe grasse au vert criard. Au moment d'atteindre le torrent qui se jette dans le Lac Supérieur, Marius a une idée : on est jeudi soir, donc le jour des entrepôts, les rives devraient être vides de monde, non ?

Et les filles ne sont pas encore arrivées...

Souriant avec espièglerie, il bifurque brutalement et dévale à sauts de cabri la pente jouxtant la petite cascade. Ainsi qu'il s'en doutait, le bord du Lac est désert et, d'ici, on ne voit pas les boyaux d'eau chaude dans l'un desquels Alexandru lui a donné rendez-vous.

Un dernier coup d'œil à droite, à gauche, et au-dessus de lui.

Nickel.

Sans autre forme de procès il se débarrasse de ses vêtements trempés de sueur et, nu comme un ver, entre dans les eaux fraîches. Avec un rire de gamin, il sautille vers la cascade à l'eau mousseuse, éclaboussant de grandes gerbes partout sur son passage, et plonge tête la première sous le jet continu et glacé. Il se relève directement sous ce dernier et, le cœur tambourinant et le sourire d'une oreille à l'autre, reste un moment sous le flot qui lui fouette le cuir chevelu, les épaules et le haut du dos.

Il se dit qu'il pourrait demeurer ainsi pendant plus d'une heure. Il est persuadé que, malgré la température, ce ne serait qu'une formalité pour ce corps plaisamment vigoureux de garçon de quinze ans dont la croissance est phénoménale depuis quelques mois. Mais, en cet instant précis, on n'est pas là pour battre un record. Alors, dissimulant cette fois ses parties génitales derrière ses mains par crainte de l'arrivée impromptue de quelqu'un, il quitte la cascade et rejoint en trottant ses vêtements propres sur le bord, qu'il enfle directement sur sa peau encore ruisselante.

Nouvelle vérification du ciel. Bof, il a bien deux minutes supplémentaires,

non ? Se remettant à courir, il attrape au vol ses habits sales et les roule en boule sous son coude.

Une minute plus tard, Marius diminue spontanément la cadence. Il s'efforce, malgré le feu de ses poumons, d'apaiser sa respiration et de taire le bruit de ses pas. Il a rejoint le Coin des Ombres.

Comme son nom l'indique, ce vaste lieu doucement accidenté est celui de la Vallée qui, le premier dans la journée, voit disparaître le soleil. Sa configuration géographique singulière et son orientation derrière les hautes collines du Centre ont pour conséquence de le plonger dans une obscurité annonçant déjà la nuit alors même que le reste de la contrée se prépare à transpirer pour de longues heures encore sous les rayons brûlants. Il y fait frais, étonnamment frais. Il y fait sombre aussi, et l'atmosphère y serait presque inquiétante si l'on n'apercevait pas depuis ses herbes touffues les eaux tranquilles du Lac Mineur.

Peu de gens de la Communauté viennent ici. D'où le fait que la zone soit presque laissée à l'état sauvage, et il n'est pas rare d'y croiser des animaux cherchant un peu de tranquillité loin des hommes. Malaise, superstition des siens ? Marius, pour sa part, est là tous les soirs. C'est son rituel, avant d'aller rejoindre ses potes ou les adultes pour le souper.

Ses pieds nus foulent à présent en silence l'étendue végétale humide. Ici donc, pas de chemin entretenu à la faux ou à la cisaille, et malgré ses piétinements quotidiens, les plantes ré-arborent chaque jour leur stature fière et leur verticalité.

Les premiers gros cailloux apparaissent au détour d'une butte basse. L'adolescent, qui connaît évidemment le chemin par cœur, vire à droite après un buisson épineux. Les autres pierres ne tardent pas à se faire voir, disséminées un peu partout sur le grand espace plan formant naturellement une figure de pentagone. Combien y en a-t-il, des dizaines, des centaines ? Le garçon de quinze ans s'est toujours refusé à les compter, et il frissonne rien qu'à l'idée de le faire.

Soudain il s'immobilise. D'un geste mou il jette son ballot d'habits sales derrière lui et s'agenouille dans l'herbe odorante. Sur le sol juste devant se trouvent deux cailloux ronds de bonne taille à la teinte sombre. L'un d'entre eux est couvert d'une fine pellicule de mousse duveteuse à laquelle il n'a jamais voulu toucher. Malgré l'obscurité ambiante on peut distinguer une inscription gravée à la surface des deux pierres. Sur celui de gauche, le prénom